

VOIX MULTIPLÉS

Expression de l'autochtonie

Naomi Fontaine
Marie-Andrée Gill
Élisabeth Kaine
Jacques Kurtness
Jeanne-D'Arc Vollant
Christine Sioui
Wawanoloath

La Boîte
Rouge
V I F



VOIX MULTIPLES

Expression de l'autochtonie

Une œuvre littéraire évocatrice et sensible pour mieux comprendre et apprécier les cultures autochtones. Une plume rassembleuse et unificatrice de multiples voix exprimant, à leur façon, ce qui définit et caractérise « l'être autochtone » au XXI^e siècle.

Naomi Fontaine
Marie-Andrée Gill
Élisabeth Kaine
Jacques Kurtness
Jeanne-D'Arc Vollant
Christine Sioui Wawanoloath

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	4
PROLOGUE.....	6
LE TERRITOIRE.....	7
CHASSEUR-CUEILLEUR.....	11
SPIRITUALITÉ.....	14
HISTOIRES, LÉGENDES ET MYTHES FONDATEURS	15
ÉDUCATION ET TRANSMISSION.....	18
RETOUR AUX SOURCES.....	20
ÊTRE ENSEMBLE.....	22
LA LANGUE.....	24
NOTION DE TEMPS.....	26
LE CHEMIN.....	28

AVANT-PROPOS

Dans le cadre de l'élaboration de l'exposition permanente C'est notre histoire : Premières Nations et Inuit au 21^e siècle du Musée de la civilisation de Québec, La Boîte Rouge vif a réalisé une tournée de concertation entre 2010 et 2013 qui aura permis d'aller à la rencontre de centaines de personnes vivant dans près de vingt communautés du Québec.

La richesse exceptionnelle du matériel recueilli lors de la concertation a inspiré La Boîte Rouge vif pour la création d'outils de diffusion complémentaires à l'exposition.

Plus d'une soixantaine de thèmes ont été abordés par les gens ayant participé à la concertation. Dans le cadre d'un exercice de création, il a été demandé à certains auteurs autochtones de s'inspirer des témoignages afin de rédiger un texte exprimant un ou plusieurs thèmes. Le présent ouvrage présente une composition de ces textes originaux intégrant des énoncés tirés de la concertation. Il vise à mettre de l'avant les principes fondateurs permettant d'introduire à cette manière de voir le monde propre aux Premiers Peuples.

Comme par un vitalisme magique, la grande main des choses guide chacun vers une voie de parole, vers différents modes d'expression afin de tenter de donner une forme à tout ce qui reste vivant au milieu de la poitrine. Peu importe comment on les traduit, comment on les extériorise, nos origines suintent, nous sortent par les os.

C'est ce mélange de mémoire et d'histoire, de racines et d'acculturation qui bouillonne dans ces corps qui sont nôtres, dans ces corps qui dessinent le présent avec leurs trajectoires.

MARIE-ANDRÉE GILL

PROLOGUE

Le passé nous raconte une histoire. L'histoire est blanche. Elle transpire la soumission. La mentalité colonisatrice devant une sauvagerie, comme ils disent. Quelques images, ici et là, dans un manuel d'histoire québécois. Des Amérindiens qui cultivent le maïs. Les autres, nomades, qui chassent et cueillent. Des peaux d'animaux sur leurs épaules et des shamans guérisseurs. Des tentes en forme de cônes; d'autres en demi-cercle. Et les maisons longues dans lesquelles on vivait par dizaines. L'imaginaire reste planté là, à observer des modes de vie considérablement différents des civilisés. Souvent, l'histoire ne nous en dit pas plus.

Nous désirons regarder l'histoire non plus comme une lointaine déception, mais plutôt comme faisant partie d'elle, comme l'ayant construite. L'histoire que nous voulons vous raconter n'est plus que blanche, elle se passe à l'intérieur des terres, des mers et des hommes. L'objectif est de parvenir à regarder qui nous sommes et à accepter d'où l'on vient. Cette histoire a des failles et elle a aussi des forces incroyables, une résilience, une témérité. Comme finalité, un désir de changement.

Nous voulons dénouer l'amnésie collective. Dire. Partager. Nous inscrire dans le réel. Traverser le temps. Accompagner la marche du monde. S'ancrer dans l'espace. Se recréer un nous pour peupler les territoires du présent, ces territoires qui nous ont faits.

Ce nous que l'on veut crier, ce nous en ébullition dans lequel nous portons tous les espoirs fragmentés. Ce nous que nous tentons d'apprivoiser.

Revivre dans la mixité qui nous compose désormais.

LE TERRITOIRE

Il y a des liens difficiles à briser, des arbres centenaires, enracinés et résistants, impossibles à tuer. Le lien qui unit nos nations à la nature fait partie de ceux-là. On pourrait croire qu'ils sont nés de l'imaginaire, de l'inconscience sauvage et naïve des Premiers Peuples. Toutefois, ces liens sont bien réels, imprégnés dans l'histoire et dans la vie ancienne des nomades.

Nos cultures se lisent dans notre attachement à nos modes de vie traditionnels, et dans nos façons de vivre et de penser. Les valeurs comme le respect, l'entraide et le partage sont au centre de nos collectivités, et plusieurs mots de nos langues en témoignent. Auparavant, les gens étaient unis par l'esprit communautaire. Il n'y avait pas de vie possible sans lui. Nous avons établi nos lieux de vie traditionnels avec nos proches, là où nous désirions voir nos enfants grandir, là où nous nous sentions liés et en harmonie avec un lieu. Mais même si nous n'habitons plus le territoire traditionnel, il est en nous, ancré par des millénaires d'occupation.

Le territoire est le berceau des nations autochtones : notre culture, notre histoire, notre langue, notre spiritualité, notre mode de vie ainsi que notre identité ne font qu'un avec lui. Le territoire est tradition et coutumes. De nos jours, nous occupons ce territoire autrement, mais c'est là que nous puisons notre force, notre courage et notre persévérance pour continuer à défendre nos droits, notre langue, notre culture et nos propres façons de faire.

Ultimement, s'il n'y avait qu'une seule constante, ce serait probablement cette chose toute simple que, plus que tout au monde, nous tentons de transmettre et de pérenniser : cette forme de sensibilité aux éléments naturels et à cette relation étroite qu'elles entretiennent avec l'équilibre du grand tout, dans cet immense cercle dans lequel nous évoluons tous, nature, hommes ou bêtes.

À l'origine, il était donc pour nous insensé de penser posséder les choses, la terre, les éléments. Nous nous percevons comme une composante de l'univers et non comme une entité distincte au sein de celui-ci : nous n'avons aucun pouvoir sur les autres composantes, sauf celui de négocier avec elles notre place et nos relations. Aucun être vivant n'est supérieur aux autres. Chacun est essentiel là où il est. L'eau

et la terre ne nous appartient pas, tout comme les ceintures de wampum n'appartiennent pas à leur gardien. Le mandat de ce dernier est de les protéger et de les transmettre.

Pour nous, aller dans le bois, c'est entrer dans notre maison :

Pour les Cris, le mot « maison » n'existe pas parce que c'est justement où l'on se trouve qui devient la maison. Ta maison est toujours la même, peu importe où tu vis. Tu es toujours à la maison, peu importe où tu es sur le territoire.

KEVIN BROUSSEAU, EEYOU (CRI)

Le territoire, dans sa totalité, nous sert d'abri, de pharmacie, de garde-manger. Nous pouvons vivre dans et avec ce territoire. Notre identité y est profondément liée; c'est pourquoi la protection de l'environnement et l'importance de l'eau sont profondément enracinées dans nos traditions. Le territoire est une ressource vitale pour nous, non seulement pour la nourriture et pour les matières premières, mais également parce que notre médecine traditionnelle utilise certaines parties animales. Les cours d'eau sont nos routes et nos garde-mangers; il faut donc en prendre grand soin.

Chaque fois que l'on prend quelque chose de la Terre mère, il faut la lui redonner. On ne prend pas les choses impunément. Il faut lui donner quelque chose en retour. Nous croyons que, comme nous, cette plante a un esprit. Sur cette terre, nous ne sommes pas plus importants que cette plante. Nous sommes égaux. Si cette plante est prête à sacrifier sa vie pour nous aider, il faut lui en être reconnaissants. L'aspect spirituel prend naissance dans cette façon d'être, et c'est cette composante qui renforce nos remèdes.

DELLA ADAMS, KAHLEN'KEHÁ:KA (MOHAWK)

Il est facile d'oublier combien rude était cette vie. Épuisante, éreintante. Une continuelle course à la subsistance. Les besoins primaires parfois difficiles à combler. L'hiver aride et les famines qui se succèdent. Le froid qui mord et qui tue les faibles. Les bébés qui meurent après leur premier souffle à cause des piètres conditions d'hygiène et les mères qui s'éteignent en donnant la vie, en laissant des orphelins. Les maladies inconnues qui emportent des familles entières.

La vie était parfois très difficile. Il y a longtemps, il fallait parcourir des milles et des milles à l'intérieur des terres pour se nourrir. Il y a longtemps, nous étions libres. Nous dépendions tous de la terre, des ressources. On ne peut pas effacer les difficultés auxquelles nous avons dû faire face pour survivre, parce qu'il y a eu des périodes, des saisons et des années durant lesquelles on ne s'amusait plus. Il y avait la famine, la saison froide, le climat rude. Les gens gelaient! Cela fait partie des épreuves que nous avons surmontées.

PHILIP PEASTITUDE, NASKAPI

Il faudrait être fou pour désirer le retour en arrière, vivre comme les ancêtres. Et il faudrait être ignorant pour ne pas saisir toute la grandeur de leur accomplissement. De leurs souffrances et de leur survivance, nous sommes les héritiers.

Cette forêt, elle était habitée depuis un temps qui dépasse les 400 ans d'histoire occidentale, depuis un temps qui se compte par millénaires. La forêt parcourue d'une montagne à l'autre, d'un ruisseau à une rivière. Leur combat, leur vie et leurs difficultés nous auront servi de guide. C'est parce qu'ils ont marché et habité les forêts sauvages qu'aujourd'hui nous pouvons y aller pour nous recentrer. C'est parce qu'ils ont porté, ramé et tué l'animal que nous sommes encore habitants de ces territoires. Et lorsqu'il nous arrive, durant les vacances d'hiver, de prendre le train, de regarder filer les horizons enneigés, d'habiter quelques jours le silence éloigné; lorsqu'il nous arrive, en pleine tempête, de rester dans la cabane de bois, il ne faudrait jamais, en aucun cas, oublier de qui nous sommes les descendants, ceux qui nous auront permis d'aimer notre territoire.

CHASSEUR-CUEILLEUR

Nous ne possédons pas les animaux. Notre respect envers eux a toujours été inscrit dans nos mythes, dans nos récits et dans nos coutumes. C'était un honneur pour nos ancêtres de se nommer par des noms d'animaux aux traits de caractère similaires aux leurs. Nos habitudes de chasse parlent également de ce respect. Il y a une manière et un temps : avec remerciements et offrandes à la vie qui s'offre pour servir la nôtre; jamais à la saison de la reproduction, comme c'est le cas aujourd'hui pour la chasse sportive. L'animal est conscient de son rôle dans l'univers et du besoin que nous en avons; c'est donc volontairement qu'il vient vers le chasseur.

Pour la chasse aux caribous, tout était accompli en famille : le chasseur, les membres de sa famille qui débitaient, ceux qui amenaient le caribou dans la tente pour préparer les viandes : découper, sécher, broyer. La viande ne devait jamais toucher le sol. Les panaches étaient accrochés aux arbres pour que les générations futures de caribous puissent les reprendre. Plus nous respectons l'animal et le territoire, plus nous étions respectés. Le chasseur respectueux était considéré comme étant riche. La relation au territoire demandait d'être très consciencieux, humble et respectueux. Plus le chasseur respecte ses outils, plus il a de chances que l'animal se présente à lui. Plus ses vêtements sont beaux, plus l'animal le reconnaît, le respecte et s'offre à lui. Le chasseur, ainsi choisi par l'animal, devient lui-même respectable, puis les esprits viennent le voir, lui transmettent des choses, lui donnent des informations.

ANNE-MARIE ST-ONGE, INNUE

La chasse et la pêche sont encore aujourd'hui des bases pour la survie de notre mode de vie traditionnel et constituent un apport essentiel de nourriture pour plusieurs familles. C'est aussi grâce à la chasse que survivent plusieurs pratiques artisanales, car la chasse fournit les matières premières à leur réalisation; c'est pourquoi nous devons préserver les ressources et protéger la reproduction. Pour nos

communautés, être un bon chasseur implique aussi, et surtout, la connaissance des mœurs de l'animal et l'intelligence d'en tenir compte pour la survie des espèces.

Dans la culture, tout est important. Pour moi, ce qui est important, c'est ce que l'on mange. La culture, c'est collé avec ce que les ancêtres ont consommé. Pour manger du poisson, tu vas à la pêche; pour manger du lièvre, tu vas aux collets. Si tu veux manger du caribou, il faut que tu ailles à la chasse. En même temps, tu fais des activités traditionnelles en partant à la chasse. Tout en mangeant, tu fais tes activités traditionnelles. Ce n'est pas en allant chercher un hamburger au McDonalds que tu vas faire des activités traditionnelles.

ESSIMEU « TITE » MCKENZIE, INNU

Le bon chasseur est aussi celui qui partage ses captures avec la communauté. Même si l'arrivée des congélateurs a changé nos pratiques en permettant la conservation de la viande à plus long terme, le partage se fait encore aujourd'hui, mais à l'échelle clanique ou familiale plutôt qu'avec tout le village comme autrefois. Ainsi, les aînés qui n'ont plus d'accès direct à la chasse ne sont jamais oubliés.

Chez nous, rien ne se perd. Toutes les parties de l'animal ont une destinée et servent à un usage, à une pratique. Toute la viande du caribou ou de l'orignal est bonne. Tout peut être mangé. Comme les loups, nous ne laissons rien.

Mais aujourd'hui, des parties sont jetées parce que la vie en ville modifie nos pratiques. Les carcasses d'animaux, souvent abandonnées par des chasseurs, sont gaspillées, et cela nous heurte. Le fait d'exhiber la tête d'un orignal sur le capot de sa voiture en guise de trophée également, puisqu'à nos yeux, cela démontre un manque de respect envers l'esprit de l'animal, envers le don qu'il a fait de sa vie.

La chasse est beaucoup plus qu'une technique; c'est un mode de vie qui a dominé l'évolution humaine pendant des milliers d'années. À l'échelle de l'évolution, l'agriculture comme mode de vie ne représente que 1 % de l'histoire. Que dire de la société

industrielle qui, même si elle affecte l'ensemble de la planète, ne représente qu'un infime pourcentage? Pendant 99 % de son existence, l'Homo sapiens a été chasseur-cueilleur. Le facteur commun de l'évolution humaine est donc préagricole et nomade. Alors que l'agriculture favorise la responsabilité, l'obéissance, la filiation, la stratification sociale et politique, et la diversité économique, la chasse favorise l'indépendance, l'autonomie, l'exploration et des relations de type plutôt horizontal que vertical et hiérarchique.

De façon concrète, notre cerveau, notre système nerveux, nos intérêts et nos émotions sont des produits de ce mode de vie. La chasse constitue un système intégré des aspects morphologiques, physiologiques, génétiques et intellectuels de l'espèce humaine. La chasse implique une formation et une socialisation des enfants basées sur un système d'interprétation actif. Elle exige la connaissance spatiale de son territoire pour savoir où, quoi et quand chasser. Cette connaissance écologique sophistiquée, en plus d'une anticipation du comportement animal et des conditions climatiques, exige une connaissance pratique de la diététique, de la biologie, de la pharmacopée, de la fabrication et de l'utilisation des moyens de transport (la logistique), mais surtout une capacité d'orientation héliocentrique et stellaire non seulement pour traquer les proies, mais aussi pour revenir au camp de base!

Bien sûr, la chasse influence aussi la personnalité, l'intelligence et la vision du monde.

JACQUES KURTNESS, INNU

SPIRITUALITÉ

Entre la naissance et la mort, la vie n'est qu'un accessoire. Ce qui compte à nos yeux, c'est la survie de l'esprit qui dépend des proches qui doivent entretenir l'esprit des disparus, entre autres par les liens que tisse avec eux le tambour.

Utiliser cet instrument impose un respect particulier, impose une sobriété et, de ce fait, porte dans son symbolisme la pureté et le caractère primordial des relations qui nous lient aux êtres, au monde et aux esprits. Nous nous réapproprions cet organe qu'est le tambour pour rester vivants. Nous frappons sa membrane pour qu'enfin le sens de nos rêves redevienne compréhensible à travers le chaos de cette époque.

Le tambour comme une liaison directe avec le monde des esprits

Le tambour est sacré. C'est par les rêves que les esprits viendront te voir, te dire de faire ton chant, puis de fabriquer ton tambour. Il faut rêver trois fois au tambour pour le mériter. L'aîné doit jouer sur ton tambour quand tu l'auras fabriqué pour le consacrer. Ensuite tu pourras faire danser, faire les incantations pour savoir où sont les caribous, les autres humains. Le tambour pourra donner réponse à tes questions en communiquant avec les esprits : les aînés disent que tu peux regarder le tambour comme aujourd'hui on regarde une télévision : les images y apparaissent.

ANNE-MARIE ST-ONGE, INNUE

Plusieurs se battent pour le rapatriement des ossements de nos ancêtres conservés dans des musées ou des universités. Nous voulons les ramener près de nous, dans nos communautés, une nécessité urgente, puisqu'il est impensable pour nous de les abandonner.

HISTOIRES, LÉGENDES ET MYTHES FONDATEURS

Malgré toutes les différences des nations, les animaux nous rassemblent dans leur symbolique. Ils sont un langage commun du territoire. De génération en génération, on raconte l'histoire de l'ours, du loup, du porc-épic, du corbeau et de la baleine dans plusieurs nations et selon des caractéristiques différentes, mais toujours à partir des connaissances et des pouvoirs attribués à la bête.

Traditionnellement, plusieurs affirmaient que nous avons tous un ancêtre animal et que celui-ci déterminait le clan auquel nous appartenions, nous prêtant au passage ses aptitudes, sa force et cet enracinement bien particulier au territoire. Certaines légendes avançaient de surcroît que nous dépendions de l'esprit des animaux chassés pour survivre.

Les animaux sont, en quelque sorte, notre point d'origine. Ils sont ceux qui, par leurs sacrifices et leurs enseignements, nous ont forgés.

La légende est intemporelle. Elle fait partie de l'époque hors du temps située dans un espace vaporeux où sont tissés les rêves et les poèmes. La légende se souvient du temps où les animaux étaient les semblables des humains. Elle trouve tout naturel que les esprits apparaissent et disparaissent selon leur fantaisie, sans raison apparente. Elle n'est pas rationnelle. Elle est colorée et fougueuse.

La légende est vivante.

La légende nous enseigne ce qu'il faut savoir. Elle nous raconte nos créateurs, héros surnaturels, amis, ennemis, et nous situe sur la terre et dans le ciel. La légende est l'amie de l'esprit, l'alliée de la sagesse, l'assistante de la mémoire. Elle est tragique, comique, effrayante ou rassurante. Elle est philosophe, tricheuse, agitatrice, sans vergogne, spirituelle ou frivole. Elle a toutes les qualités et tous les défauts du monde.

La légende est essentielle.

On ne saurait vivre sans l'euphorie, la surprise, la tristesse et les connaissances que nous procurent ces histoires. Elles mettent le monde en récit.

Un jour, il y avait un loup qui rôdait autour du campement. La femme dit à l'homme : « Il faut que tu fasses quelque chose. » L'homme sortit et partit un ou deux jours. Quand il revint, la femme lui demanda : « Qu'est-ce que tu as fait? » L'homme répondit : « Je suis allé le porter de l'autre côté de l'océan. » La femme trouva cela dur à croire, mais le loup ne revint jamais.

CLAUDE KISTABISH, ANISHABE (ALGONQUIN)

Multiplés comme les arbres de la forêt, les mythes de la création du monde sont nombreux et se déclinent en plusieurs versions. Tout en étant différents, ils se ressemblent. Chaque nation, chaque communauté, chaque famille a sa version.

Les sujets de légendes sont variés : création des planètes et de la Terre; conflits et guerres; amour, luxure, gourmandise, paresse, fripouilleries et chapardage; fantômes et créatures monstrueuses; méchants sorciers ou guérisseurs dévoués; animaux bienfaiteurs ou nuisibles, plantes nourricières et médicinales.

Les légendes nous rappellent qui nous sommes et de quelle culture nous sommes issus. En plus de donner des leçons de vie, elles éduquent sur les interdits en établissant ce qui était permis ou inacceptable dans une société donnée.

Les légendes avaient un but d'éducation, n'étaient pas seulement ludiques pour distraire ou endormir les enfants. C'était une façon d'éduquer, une autre école. C'était une façon de transmettre des valeurs et des connaissances; des enseignements vraiment riches. Il y avait cette leçon de morale comme valeur d'enseignement.

NICOLE O'BOMSAWIN, ABENAQUISE

(Petite Tortue fabrique le Soleil et la Lune et La Terre est une Grande Tortue – légendes wendates)

(Le monstre du lac Champlain appelé Tatoskok par les Abénaquis et Chaousarou par les Iroquois.)

(Les Ours guérisseurs des Montagnes rouges – légende wendate)

ÉDUCATION ET TRANSMISSION

Il fut un temps où la transmission des savoirs était naturelle et le principe de survie, plus fort que tout. Pour apprendre à vivre dans les bois et sous les tentes, il fallait apprendre à tanner la peau du caribou, à tresser des raquettes, à pêcher au harpon, à faire cuire du pain dans la cendre. C'était par l'exemple qu'on éduquait les enfants. C'était en observant qu'ils apprenaient. Parce que tout ceci était nécessaire.

La reconnaissance du rôle de sage ou d'aîné ne va pas nécessairement avec l'âge. Nos sages sont des passeurs d'histoires, de récits, de traditions. Ils sont les gardiens de notre culture.

Les enfants tiennent également une place importante dans nos sociétés dont la cohésion est assurée par le respect plutôt que par l'autorité. C'est avec leurs parents que les jeunes apprennent, en vivant la même expérience qu'eux et en découvrant par eux-mêmes pourquoi il faut obéir. Le rôle du parent est de guider, sans imposer, pour ne pas interférer avec les esprits qui guident également l'enfant.

La vie dans un cercle

L'enfant est très important dans le territoire. C'est lui qui en est le centre. Avant sa naissance, il est dans le ventre rond. Il naît dans une tente ronde. Il se réchauffe à un feu circulaire, au chant d'un tambour circulaire. Il mange du pain rond, la banique. Année après année, ses déplacements à l'intérieur des terres le font tourner en rond pour retourner, à la fin de sa vie, dans la terre. De jour en jour, au fil des saisons, l'enfant réalise qu'il fait partie de la nature. Les grands-parents disent à l'enfant : « Viens avec nous à la chasse. Tu nous regarderas et, plus tard, à ton tour, quand tu seras prêt, tu pourras chasser. Un jour, tu seras capable d'accomplir nos gestes. » Il faut qu'il apprenne qui est l'animal, ne pas avoir peur de lui et le respecter.

ANNE-MARIE ST-ONGE, INNUE

Par la création des réserves, par le soudain changement de mode de vie, ces savoirs sont devenus accessoires. Et puisque l'école était celle de la vie, la transmission n'avait plus de support, ni dans la pratique, ni dans la fonction directe des choses à fabriquer.

Pour apprendre la culture, il faut la vivre.

QUENTIN CONDO, MI'GMAQ (MICMAC)

L'éducation traditionnelle était beaucoup moins sévère que celle pratiquée par les Européens à leur arrivée, et le choc des pensionnats a été d'autant plus grand pour nos enfants.

Les jeux auxquels l'enfant s'adonne au début de sa vie, assis dans le sable, consistent en fait à jouer à la vie. Avec ses petits caribous de bois, à chaque étape du jeu, il doit apprendre quelque chose : le caribou mâle, la femelle, le troupeau, suivre le caribou dans son territoire, entrer en contact avec les esprits des animaux à l'aide de différents outils pour leur parler, le tambour, les amulettes, les longues-vues (un bâton vide à travers lequel toi seul peux voir, au loin), les omoplastes brûlées, le fœtus du caribou que tu dois faire cuire et donner aux aînés, la tente tremblante, la peau de caribou blanc, toutes ces choses qui te sont offertes par la nature. Pour te reposer ou te guérir, après un long voyage ou un effort comme un long portage, la tente à suer te soulage, car elle est purifiante. On la pratique aussi avant le portage pour alléger le corps. Elle va chercher les énergies des grands-pères.

ANNE-MARIE ST-ONGE, INNUE

RETOUR AUX SOURCES

Les pow-wow permettent de nous retrouver et de partager.

Car tout ce qui les entoure possède un côté sacré, protecteur, personnel. Il ne s'agit pas seulement d'une folklorisation de la culture. Il n'y a rien à vendre, rien à photographier. Tout est partage, démonstration. Chaque objet constitue à lui seul un signe, une puissance symbolique.

Le pow-wow est un cadre d'échange qui permet une sorte de renaissance colorée de notre identité.

Il s'y produit un bouillonnement, un amalgame de savoirs, de signes et de symboles que les différentes nations se transmettent. Les pow-wow ainsi que cette dimension de partage des savoirs sont intrinsèquement reliés. Pour renouer avec des pratiques trop longtemps laissées de côté, l'élargissement des frontières de connaissances devient nécessairement une question de survivance culturelle. Ces événements se veulent donc des véhicules permettant un certain nomadisme des connaissances, comme ils permettent à bon nombre de gens de retrouver et d'assumer ce lien perdu d'une identité commune. Les nations se mélangent, se racontent les unes les autres et apportent ainsi, chacune à leur façon, des traditions spécifiques, une sagesse riche et irréductible.

Les régalias témoignent de cette passion, de cette fierté et du désir d'appartenance. À travers leur confection et leur port rituel, nos jeunes se redécouvrent, s'identifient, se spiritualisent, donnent un sens à leur existence et à leur différence, un sens qui se passe de mots, qui émerge dans le faire, dans la praxis. Ce retour aux pratiques ancestrales, comme les danses et les chants de tambour, est encore une fois intimement lié à la communion des êtres et des esprits, au respect de la vie comme clé de voûte de toute réflexion sur le monde et sur la place qu'on y tient.

Quand les danseuses traditionnelles se lèvent pour danser, lorsque leur chanson débute, on voit plusieurs hommes se lever en guise de respect envers leurs grands-mères, leurs tantes, leurs mères, leurs femmes et leurs filles. C'est parce que ce sont ces femmes qui racontent les histoires à propos de la vie, à propos du don de la vie.

DEREK BARNABY, MI'GMAQ (MICMAC)

ÊTRE ENSEMBLE

Avant la création des bandes, il y avait des clans familiaux. Pour cohabiter en clans, il fallait un chef, des mères de clans, un système hiérarchique. Car pour survivre, il fallait être ensemble. L'esprit communautaire n'était pas une valeur incidente : elle était au centre des préoccupations. Comme l'entraide entre petits et grands. Comme le partage entre pauvres et riches. Comme le travail ardu en temps de famine. Les ancêtres, s'ils pouvaient nous raconter leur vie, diraient sans doute qu'ils n'avaient pas le choix, que c'était ainsi que ça se passait. Chaque rôle était établi pour la survivance. L'homme était le pourvoyeur, le chasseur, le protecteur. Il puisait dans les labeurs de tous les jours la fierté et le contentement.

Derrière les chasseurs, il y avait les mères de clans. Des femmes d'autorité. Elles éduquaient, elles ordonnaient. Elles ont fait cuire le pain et nourri leur famille. Pendant que les hommes partaient de longues périodes, elles assuraient la survie des leurs, faisaient face aux querelles, rendaient justice. Tout le jour, elles s'assuraient que les leurs aillent bien. Jusque dans la nuit, elles en prenaient soin. Ces grands-mères vieilles de 100 ans. Ces mères à peine pubères.

Quand j'étais jeune, mon père partait souvent. Il partait peut-être une ou deux semaines. Et même quand il guidait durant l'été, il partait pour presque tout l'été. C'était ma mère qui s'occupait de l'éducation. On vivait à Parent, dans le bois, sous la tente. Durant l'hiver, on avait une petite cabane de bois rond, mais j'ai connu des hivers sous la tente. Le soir, on allait coucher chacun notre tour chez ma grand-mère, surtout durant l'hiver parce qu'elle avait une belle couverture chaude en plumes. Quand on est une dizaine d'enfants, notre tour ne vient pas souvent. Ma grand-mère avait son campement : une petite tente avec un poêle à bois. Elle est toujours restée avec ses deux plus jeunes fils. Les autres étaient installés dans d'autres territoires de chasse. Ma grand-mère a travaillé tous les jours. Elle a travaillé dur. Elle faisait son bois. Elle faisait sa petite chasse. Toutes les

familles allaient dans leur territoire l'été pour la petite chasse, pour la pêche, pour les bleuets, pour les fruits sauvages. C'est comme ça qu'on se nourrissait. C'était le bon temps. C'était notre vie.

MARIETTE NIQUAY, ATIKAMEK NEHIROWISI

Autrefois, nous étions des êtres autonomes. Les femmes accouchaient sous les tentes. Les familles étaient autosuffisantes. La viande était abondante par période. L'autonomie reposait sur les connaissances acquises des siècles passés. Libres de penser. Libres d'agir. Avec comme seul impératif la survie.

Le lien familial était le noyau de nos nations, la base sur laquelle on se construisait. La famille était le cercle resserré par lequel on faisait grandir le peuple.

La cérémonie des nouveau-nés a toujours été pratiquée par les Atikameks. On fait voir à l'enfant les quatre directions du monde pour remercier la lumière qui lui a été donnée lorsqu'il a été conçu. Durant la cérémonie, l'enfant passe dans les bras de toute la famille, et chacun lui parle pour que la responsabilité face à l'enfant soit partagée.

Il devient alors un enfant de la communauté.

ROGER ESHAQUAN, ATIKAMEK NEHIROWISI

C'était avant les réserves, avant l'assimilation, avant les pensionnats. À un certain moment, il y a eu une brisure.

LA LANGUE

Elle pouvait tout nommer : les montagnes et les rivières; les bois tendres, mous ou durs; les baies sauvages comestibles ou celles qui font mal; les neiges mouillées et les poudreries; le vent du nord, violent, incessant; la brise calme des mers, au petit matin, lorsqu'il fait presque nuit. Les langues pouvaient nommer chaque chose de la Terre, chaque émotion de l'humain.

La langue innue, c'est surtout dans la nature, pas à l'école. Il n'y a pas de concepts scolaires dans la langue. Les éléments de la nature, ce sont des points de repère.

JEAN-PIER DONAT, INNU

Ce sont des langues anciennes qui nous rappellent un temps lointain et dont la poésie et le rythme sont autant d'inspirations que la nature en elle-même.

La poésie est nécessaire et primordiale, car la littérature d'un peuple commence par l'oralité de sa poésie. Elle est un élan vital qui te saisit par le ventre, qui tiraille au fond de la gorge. Elle est un territoire de mots en friche qui n'attendent qu'à être découverts puis disséminés au gré du vent. Nous en sommes là. Dire le beau. Dire le vrai. Dire le monde. Participer, avec notre regard singulier, à cette belle et grande narration, à cette richesse de perspectives.

Avec les mots, nous retrouvons et partageons la beauté qui nous entoure, les histoires et le regard particulier sur le monde qu'apporte chaque langue; toutes ces particularités qui nous font naître et qui nous forment sur le plan identitaire. Pour nous, la poésie, la langue de l'observation, coule de source, va de soi. C'est elle qui permet de déchiffrer le réel de la manière la plus fluide et la plus organique qui soit.

Les langues autochtones nous racontent notre histoire, les endroits où nos ancêtres ont marché. Elles sont cependant dans l'incapacité de nommer toute la modernité, tous les changements brusques et rapides.

L'identité de n'importe quelle nation, n'importe où sur le globe, c'est quelque chose qui évolue. C'est comme les langues. Une

langue qui n'intègre pas de mots étrangers, qui ne s'enrichit pas,
va devenir sclérosée. C'est pareil pour les identités.

JOCELYN PAUL, HURON-WENDAT

Les langues autochtones s'écrivent peu, comme elles se lisent par un petit nombre seulement. Elles étaient des langues pratiques, créées pour nommer la fonction des choses. Elles n'étaient pas conçues pour l'écriture, mais plutôt pour le chant et les discours. Ces deux arts sont les mieux maîtrisés encore aujourd'hui. Dans la littérature autochtone nouvelle, on se sert des langues maternelles pour recréer le temps des ancêtres, pour renouveler le regard sur leurs gestes, pour poétiser la grandeur de la nature. Chaque mot renferme une imagerie puissante et vraie.

NOTION DE TEMPS

Nous ne croyons pas posséder le temps. Ne le fragmentons pas en unités appelées secondes, minutes et heures. Ce sont de plus grands cycles qui règlent nos vies, les passages du jour à la nuit, les saisons, les cycles de vie et de mort. Nous n'avions pas de montre autrefois. Nous prenions le temps nécessaire pour chaque activité. Un voyage avec de jeunes enfants était plus long. On montait le campement là où on était rendu. C'est ce que plusieurs appellent le Temps indien, l'Indian Time.

Mais à cette époque, notre peuple ne pensait pas au travail en fonction du temps, du temps de productivité et à l'argent qui s'y rattache. Ils décidaient d'aller pêcher un jour, et puis ensuite de travailler sur leurs objets. Ils passaient tout leur temps à faire cela. Ils pouvaient passer des mois et des mois sur un seul objet. Après, ils en étaient fiers.

QUENTIN CONDO, MI'GMAQ (MICMAC)

Cette notion du temps, vu comme un mouvement continu, long et lent, crée parfois une rencontre difficile entre nos cultures réciproques. Alors que la vie moderne cherche à le contrôler par additions et soustractions, nous sommes le temps, nous vogueons avec lui. Tous nos mythes expriment une conception d'un monde à partager où tout est en relation et où tout baigne dans un temps universel dans lequel passé, présent et futur sont imbriqués, puisque tout ce qui arrive, même aux plus petits éléments de ce monde, a un impact sur les autres : de l'explosion d'un réacteur nucléaire au Japon, si loin, aux opérations minières locales, si près, les impacts toucheront plusieurs générations, sept selon nos philosophies.

Jusqu'à l'âge de sept ans, j'ai vécu dans le bois. C'est rare qu'on soit resté dans une maison. On vivait dans une tente ou une cabane en bois rond. Alors j'ai grandi là, dans une tente, avec du sapinage. On se nourrissait de la nature. On prenait notre temps. Ce n'était pas : « On part là. On va être là-bas à telle heure. » Ce n'était pas comme ça. Ce n'était pas le temps dicté par la montre, mais le temps du bleuet, le temps du poisson, le

temps du castor. Ça marchait comme ça. Il n'y avait pas de montre. Quand tu partais d'ici, ça prenait une semaine, deux semaines, trois semaines. C'était la façon de vivre.

ÉDOUARD DAVID KISTABISH ET JAMES CANANASSO,
ANISHINABEG (ALGONQUINS)

LE CHEMIN

Le passé nous raconte une histoire : les brutales transformations des Premiers Peuples, du nomadisme à la sédentarité, de l'autosuffisance à la dépendance, de la fierté à la honte. Cette histoire, puisqu'elle est écrite dans le temps, ne peut s'effacer. Elle existe pour nous rappeler que la mentalité colonisatrice peut détruire des identités, des nations, des humains.

Il faut parler de l'incapacité de cet esprit colonialiste à favoriser une véritable rencontre avec la pensée de l'Autre.

Cette histoire, construite par des morceaux de mémoire, nous montre à quel point l'humain est un être résilient. Même dans la perte et la souffrance, il est capable de survivre, capable de se relever, de se remodeler, de renaître. Capable de retrouver son chemin.

Pour représenter toute la beauté et la diversité du réel, nous sommes debout à l'intersection des cultures. Notre identité présente se situe là, dans cet entremêlement des possibles, dans cette richesse de métissage que sous-tend une culture vivante.

L'Être [et l'art] autochtone est donc en devenir. Il est en dialogue, ouvert au monde et à l'échange, tout en restant bien ancré dans ses traditions. C'est peut-être dans le dépassement de ce dualisme que réside son avenir.

Le monde est en perpétuel changement, et nous devons changer nous aussi. Nous ne pouvons pas vivre dans le passé. Le passé, nous l'utilisons pour renforcer le présent tout en nous préparant au futur.

GILBERT WHITEDUCK, ANISHABE (ALGONQUIN)